

Entretien avec Ivo van Hove

Pourquoi avez-vous décidé de monter ces trois pièces de Shakespeare dans la continuité ?

Ivo Van Hove : Parce qu'il était nécessaire pour moi de faire un grand spectacle sur la politique et plus particulièrement sur les mécanismes qui produisent du politique. C'est dans Shakespeare que j'ai trouvé des personnages suffisamment complexes pour pouvoir parler des hommes politiques d'aujourd'hui, en particulier dans ces trois tragédies romaines. Je ne voulais pas avoir à faire à des caricatures.

Il y aurait donc quelque chose d'immuable dans le fonctionnement du politique depuis l'époque romaine ?

Oui puisque tous les hommes politiques veulent toujours transformer la société pour en créer une meilleure. Je crois que les politiciens sont toujours sincères dans leurs intentions, même Saddam Hussein qui croyait que ce qu'il faisait était la meilleure chose pour son peuple, comme le pense aussi Georges W. Bush et comme le pensent les héros de Shakespeare, Coriolan, Brutus, César ou Cléopâtre... Même s'ils peuvent se sentir incompris. En mettant en scène ces trois pièces, je crois comme Shakespeare que nous avons parfois besoin de distance pour mieux parler de ce qui se passe sous nos yeux. Cette distance historique permet de mieux dire le contemporain. Shakespeare le pensait pour son époque, je le pense pour la mienne.

Cette sincérité du politique qui est, selon vous, à l'origine de son engagement dure-t-elle ensuite ?

Comme je ne suis ni cynique ni sceptique, j'ai besoin de croire dans les êtres humains même si ce sont des hommes politiques. Bien sûr, je ne suis pas aveugle et je peux constater les erreurs quotidiennes que peuvent faire les politiques. Brutus lui-même dans *Jules César* croit bien faire en voulant tuer César mais il fait une erreur tragique en pensant qu'un meurtre peut se justifier par de bonnes intentions. Ce n'est pas parce que Fidel Castro meurt, de sa bonne mort ou par un assassinat politique, que tout va changer comme peut le croire le président Bush.

Vous jouez les trois pièces dans l'ordre chronologique de l'Histoire qui n'est pas l'ordre chronologique de leur écriture ?

Je voulais que le public voie en effet l'évolution de l'Histoire depuis les débuts très pénibles de la démocratie, dans *Coriolan*, à l'instauration d'une sorte de bipartisme, dans *Jules César*, pour arriver à un monde globalisé dans *Antoine et Cléopâtre*. Sans anachronisme, il me semble que nous sommes encore dans ces problématiques, et c'est pourquoi j'ai choisi une scénographie qui représente un centre de congrès, un lieu de rassemblement et de débats politiques où toutes les opinions peuvent être émises. On voit donc sur scène des politiciens d'aujourd'hui, dans le monde d'aujourd'hui, avec des moyens de communication d'aujourd'hui.

Le fait de présenter ces pièces dans un univers contemporain vous a-t-il obligé à modifier le texte de Shakespeare ?

Non il n'y a pas de rajouts, nous avons seulement fait faire une nouvelle traduction. Par contre, j'ai pris deux décisions importantes : d'abord couper toutes les scènes de guerre et les remplacer par des moments musicaux pendant lesquels on fait le récit de ces guerres, ensuite supprimer toutes les scènes où le peuple parle pour nous concentrer sur les scènes qui ne concernent que les politiciens et leurs discours. En ce qui concerne la musique, c'est le résultat d'une commande que j'ai passée à un compositeur flamand, Eric Sleichim, avec qui je travaille pour la première fois.

Vous avez gardé les scènes d'intimité des politiques lorsqu'ils parlent avec leur famille, leurs amis... ?

Bien sûr car pour moi ces scènes sont politiques. Antoine et Cléopâtre sont à la fois des êtres humains amoureux et des politiques et l'on ne peut séparer ces deux états qui se mêlent en eux. Tous les politiciens ont une vie privée qui parfois devient publique. Shakespeare le montre très bien, aussi bien que dans un documentaire américain sur les élections américaines que j'ai vu récemment où il est très clair qu'on ne peut pas séparer ce qui est d'ordre privé et d'ordre public. C'est d'ailleurs ce qui rend les politiciens plus humains et donc proches de nous. Ils doivent aussi parfois résoudre de tous petits problèmes humains en plus des grands problèmes du monde. Nous avons eu en Hollande un ministre des finances qui un jour s'est filmé dans sa chambre pour faire part de ses doutes et de ses espoirs. Il a fait comme Brutus dans son monologue.

Le personnage de Marc Antoine ne fait-il pas un choix plus personnel que politique en allant rejoindre Cléopâtre ?

C'est un choix contre la politique romaine. Les politiciens romains de l'époque faisaient de la politique comme des managers en charge d'une grande entreprise. Marc Antoine ne supporte pas cette façon de faire et il fait un choix différent pour faire autrement de la politique. Je crois qu'en France en ce moment vous êtes confronté aussi à cela avec un président qui voudrait faire de la politique autrement, en particulier par rapport aux problèmes de sa vie privée.

Le rôle des femmes ou des mères d'hommes politiques n'est-il pas présent dans *Coriolan* et dans *Antoine et Cléopâtre* ?

À cette époque, la mère de Coriolan ne peut pas ouvertement s'engager politiquement mais elle intervient toujours dans les réflexions et les choix de son fils. À la fin de la pièce elle est même capable de changer d'opinion car elle comprend qu'une évolution est nécessaire alors que son fils ne peut l'accepter. Elle est plus politique que lui dans le sens où elle est flexible et où elle accepte de voir le monde tel qu'il est et de modifier le projet politique qu'elle avait avec son fils. Elle comprend la nécessité de l'évolution car rien n'est fixe dans la société. Quant à Cléopâtre, elle est par naissance une femme politique.

Dans votre mise en scène, des femmes jouent des rôles d'hommes. Pourquoi ?

Parce que de nos jours les femmes jouent des rôles politiques très importants. Elles font partie du personnel politique. Elles

dirigent un certain nombre de gouvernements en Europe et ailleurs. On ne pouvait donc pas donner une image entièrement masculine du pouvoir politique à partir du moment où l'on inscrivait cette histoire dans le monde contemporain.

Est-ce que vous partagez l'idée de Shakespeare qu'il ne peut y avoir de jugement moral sur le comportement de ses personnages historiques qui ne sont ni bons ni mauvais ?

Certainement et l'exemple le plus évident est celui de Brutus qui devient assassin en laissant parler le côté obscur de lui-même. Tous les personnages sont ambigus comme le sont tous les êtres humains.

Votre spectacle s'intéresse beaucoup à la communication politique. Pensez-vous que les mots peuvent parfois être plus forts que les actes ?

Les mots peuvent tuer en politique. Les mots peuvent masquer ou démasquer des réalités. Il faut s'en méfier mais ils sont aussi le meilleur moyen de porter un message, de porter une espérance et un projet. Brutus et Coriolan sont de ce point de vue des grands rhétoriciens. Ils savent utiliser leurs mots, leur langage, pour faire entendre leurs pensées politiques. Cela étant, Coriolan dit toujours sa vérité et ne masque rien, Brutus est plus dans la stratégie et doit parfois dissimuler. Marc Antoine, lui, parle avec son cœur. Quand on voit les trois pièces ensemble, on a comme une encyclopédie des différentes formes du langage politique. C'est fascinant !

Comment Shakespeare explique-t-il qu'on puisse devenir un homme politique ?

C'est dans le monologue de Marc Antoine que Shakespeare est le plus explicite sur ce sujet. Marc Antoine dit qu'il y a deux façons de devenir homme politique : soit on l'a été quasiment de naissance, soit la vocation vous vient plus tard à la suite d'un événement quelconque. Il se met lui dans la seconde catégorie puisque c'est la mort de Jules César qui l'a obligé à faire de la politique, en le mettant face à un "wake up call".

Avec ces trois pièces de Shakespeare, peut-on vraiment parler d'une réflexion sur la démocratie ?

Shakespeare parle de ce qui fut le début de la démocratie, de ce que nous appelons la démocratie c'est-à-dire un système où le peuple peut se faire entendre. Le problème de Coriolan est justement de refuser toute participation à la plèbe et il en mourra. Ce refus est lié à sa peur du populisme qui peut tenter les représentants du peuple. Brutus tue César par peur de la dictature. Si Shakespeare ne parle pas directement de la démocratie, il donne une grande importance au débat sur la place du peuple dans le système politique.

Vous utilisez la vidéo dans votre spectacle. Elle est nécessaire pour parler du politique aujourd'hui ?

Bien sûr. Nous filmons uniquement les acteurs "live", nous ne présentons aucun document sur les écrans vidéo, aucune image qui ne viennent pas directement du plateau. Nous ne faisons que reproduire sur le plateau le réel d'une salle de conférence, d'un lieu de congrès politique d'aujourd'hui. Il y a des écrans dans tous les couloirs de ces lieux de pouvoir. De nos jours, les hommes politiques sont systématiquement filmés dès qu'ils sont en public. Les moindres faits et gestes sont enregistrés.

Vous alternez les moments où les politiques débattent entre eux et d'autres où ils parlent au public ?

Oui en privilégiant très nettement les moments où ils débattent entre eux, nous permettant ainsi de participer à ce débat. Les moments d'adresse publique sont plus rares mais indispensables comme le sont les conférences de presse ou les entretiens télévisés auxquels participent tous les politiciens aujourd'hui.

Votre spectacle s'intéresse-t-il à la manipulation de masses que certains considèrent comme intrinsèque à la démocratie ?

Non je n'ai pas voulu porter de jugement moral sur la démocratie. Je ne crois pas que le théâtre soit là pour ça et en tant que metteur en scène je n'ai pas à apporter de réponse, seulement à poser des questions. C'est ce que nous faisons à la fin du spectacle où nous listons toute une série de questions adressées au public. Nous sommes dans un laboratoire de recherche et non dans un congrès de parti politique. On examine en détail le fonctionnement du système à partir des hommes qui le font fonctionner, on ne les juge pas.

Dans votre carrière de metteur en scène vous avez travaillé sur des matériaux très divers en dehors des pièces de théâtre, en particulier sur des scénarios de films, mais jamais sur des adaptations de romans. Pourquoi ?

Parce que j'aime beaucoup le cinéma, en particulier celui de Cassavetes ou de Marguerite Duras (qui a appelé *India Song* "texte-film-théâtre") que j'ai utilisé dans mes mises en scène. J'ai besoin d'un texte qui m'intéresse et dont je sens la nécessité de le faire entendre. J'aime les textes ouverts qui permettent différentes formes de représentation. Pour le moment je n'ai pas trouvé de romans qui correspondent à mes désirs. Pour moi le choix des textes que je monte est toujours difficile, car je dois tomber amoureux de ces textes n'ayant jamais eu de plans prévus à l'avance. Par contre, je suis certain que si on met bout à bout toutes mes mises en scène, on obtient une autobiographie masquée de Ivo van Hove. Comme je ne sais pas ce qui peut m'arriver dans cinq ans, je ne peux dire ce que je vais mettre en scène à ce moment-là. Si j'ai eu envie de présenter ces trois pièces de Shakespeare aujourd'hui, c'est parce que je voulais savoir comment fonctionnait le système politique démocratique qui semble avoir de réels problèmes ici en Hollande et ailleurs en Europe. En tant qu'artiste, je ne suis pas enfermé dans ma chambre mais je vis dans le monde extérieur et je réagis à ce qui s'y passe.

Pensez-vous que le théâtre est nécessaire pour dire le monde autrement ?

Le théâtre est là pour ça, comme les autres arts. Ils sont tous dans l'irrationnel, ils parlent de l'obscurité, des contradictions, de ce qui se cache, ils ne sont pas moralement ou politiquement corrects. Mais en même temps le théâtre ne doit pas essayer de répondre aux problèmes immédiats et un metteur en scène ne doit pas monter une pièce parce qu'il faut la monter pour apporter des réponses. Il doit la monter parce qu'il en a le désir. Il ne doit pas devenir un instrument du politique qui, par son intermédiaire, veut résoudre des problèmes qui lui échappent.

Propos recueillis par Jean-François Perrier en février 2008